



# «Rendre la chanson au peuple»

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS BERANGER

Lancé sur les ondes avec « Tranche de vie », François Béranger est revenu en 79 dans les hit-parades avec « Maman, m'a-dit » une chanson qui en dit long sur le racisme, le pillage du Tiers Monde et la politique de Stoléru. A l'Olympia du 3 au 8 mars, il chantait la communication et la fraternité des routiers avec « Canal 19 ». Un Béranger un peu désemparé et qui pourtant, malgré tout, ne désespère pas. « Et quand je dis ça, qu'y'a plus d'espoir, je crois qu'il y a des croix, mais j'y crois pas. ». Béranger, peut-être le seul à pousser dans la même chanson un coup de gueule contre le « retour des croix gammées et l'hypocrisie » (au moment de Copernic) de ceux-là même qui expulsent les immigrés.

Léon CLADEL

Voilà dix ans que je chante, je trouve intéressant de reprendre les chansons de mes débuts avec celles de maintenant. On dit toujours la même chose, il faut voir comment ça évolue à travers les chansons.

■ Pour toi, c'est quoi la chanson ?

La chanson est un phénomène populaire. Dans l'histoire, elle a constitué le seul moyen d'expression populaire jusqu'à l'apparition des médias vers 1920. Les requins ont confisqué la chanson au peuple dans le but de faire du fric en la revendant. Malgré le profit, malgré le phénomène de récupération les gens ont besoin de chansons, un besoin que je ne m'explique pas.

Nous avons tous plus ou moins besoin de chanson. Quelle chanson faire entendre ? Je ne suis pas du tout contre la chanson « rigolote », tendre ou légère. Traditionnellement, les chansons dont on a gardé le souvenir sont liées à un événement important de la vie des peuples, des bouleversements : révolution, émeutes, guerres. Ces phénomènes ont été accompagnés par les moyens d'expression, comme la chanson.

■ Tu veux faire autre chose que de la chansonnette ?

Le vent, les fleurs, les petits oiseaux, c'est pas mon truc. J'ai envie d'exprimer dans mes chansons des choses dans lesquelles je suis impliqué ; soit des choses qui me sont arrivées, soit un événement qui a provoqué une émotion personnelle intense, comme la chanson sur Copernic que j'ai composée à chaud alors que j'enregistrais mon dernier disque. Au

départ, la chanson, je l'écris pour moi, pour me dire des choses à moi, dans un deuxième temps, je l'interprète pour les autres. Je ne chante pas pour plaire aux gens, je dis des choses auxquelles les gens s'identifient, mais ce n'est pas pour raccoler. Je ne prends pas les canards à la page des faits divers pour écrire mes chansons.

Mes chansons sont peut-être moches, mais les gens sont sensibles à une certaine authenticité, ils savent que le chanteur est honnête.

■ Comment es-tu venu à la chanson ?

J'ai de la chance, je n'ai jamais eu à ramer comme d'autres chanteurs qui font des auditions, des cabarets — où les gens t'écoutent même pas parce qu'ils mangent — tout ça pour être payé d'un verre de bière. J'ai commencé à chanter à 31 ans et je suis rapidement passé professionnel. Trois événements m'ont marqué : l'Algérie, l'invasion de la Tchécoslovaquie et Mai 68 que j'ai perçu comme une étincelle. J'en ai gardé un souvenir gai, ça a été un éclat de joie, l'euphorie.

L'invasion de la Tchécos-

lovaquie m'a traumatisé. En août 68, je suis retourné en Algérie. Je garde le souvenir de la guerre à laquelle j'ai été mêlé pendant deux ans là-bas et qui m'avait plus ou moins traumatisé.

Mai, la Tchécoslovaquie, mon retour en Algérie, tout cela m'a fait un déclic. J'ai eu envie d'écrire. J'ai chanté sur une bande magnétique avec ma guitare. Par hasard, je suis tombé sur un haut responsable de la multinationale CBS qui m'a fait signer un contrat de 5 ans. J'ai fait un 45 tours avec « Tranche de vie » comme chanson locomotive, puis un autre, un 30 cm, enfin un deuxième 30. Ils m'ont foutu à la porte au bout d'un an et demi.

■ Comment as-tu gagné ton public ?

Depuis lors, je travaille avec « L'Escargot »-SIBECAR, une petite boîte de production. Au début, je n'avais pas du tout l'intention de chanter devant les gens. Cela me faisait peur. Je trouvais plus marrant de faire un ou deux disques. Maintenant, je pense qu'une des seules justifications de faire des chansons, c'est de chanter devant les

gens en direct. Sinon, on devient très vite un « tri-card » des radios et des médias. Dans un sens, j'ai fait une carrière un peu phénoménale, je veux dire par là, que je ne suis passé que très rarement à la radio et à la télé. Mais par deux canaux : les galas de soutien et les fêtes politiques. Cela te permet de chanter devant un public vaste et populaire. Une fête de L'Humanité devant 70 000 personnes, ça a des retombées. Le deuxième canal, c'est les associations qui ont fleuri assez nombreuses après Mai 68 en réaction contre les programmations de « La veuve joyeuse » et de « L'auberge du cheval-blanc » par les notables locaux. Cela m'a beaucoup aidé, grâce à ces associations j'ai beaucoup tourné en France. Régies par la loi de 1901, elles sont menacées de différents côtés. Jeudi, je vais témoigner à Toulouse en faveur de l'Association Giani Esposito qui depuis 10 ans organise des concerts.

En France, il existe seulement 40 licences d'organisation de concerts : des gens qui font venir une fois par an l'Opéra comique, une autre fois l'accordéon et une

troisième fois : les femmes à poil.

Ils ont été relayés de fait par ces associations qui organisent des concerts sans licence. Il y a un vide juridique. Mais les associations munies de licence voudraient faire disparaître ces « organisateurs parallèles » pour s'approprier la part du gâteau. Je vais aller témoigner avec Lavilliers. On veut faire crever la vie associative. Ces associations s'opposent bien souvent aux municipalités, on leur loue très cher les salles, elles subissent une forte fiscalité, on leur demande 50% du cachet, parce qu'elles sont considérées comme « organisateurs occasionnels ». Je crois que cette affaire est importante. Je pense qu'il faudrait que les gens, le peuple, puisse reprendre son bien : la chanson. Je pense que les structures de la France datent de la guerre de 14 et que les gens doivent avant tout changer ce qu'il y a dans leur tête, se demander pourquoi on vit, pourquoi on meurt ? Qu'est-ce que je fous là ?

■ Tu chantes aussi pour l'AARCTA, qu'est-ce que c'est ?

C'est l'Association pour l'Aide au Retour Constructif des Travailleurs Africains. Ce n'est pas une association de Stoléru, ni de Marchais. Il ne s'agit pas de renvoyer les travailleurs étrangers chez eux. Il s'agit au contraire de les aider à se réadapter quand, de leur plein gré ou forcés, ils rentrent chez eux. L'AARCTA a été fondée par des immigrés qui savent de quoi ils parlent. Il s'agit de préparer les gens à un retour actif, afin que les travailleurs immigrés, pour ceux qui reviennent chez eux, le fassent non pas munis seulement de quelques économies ou de cadeaux, mais armés de techniques simples et utiles pour leur pays, pour leur terre. Au Mali ou au Sénégal des travailleurs sont rentrés formés. Les uns capables de faire pousser des cultures vivrières avec un minimum de moyens, les autres devenus techniciens médicaux, super-infirmiers. L'AARCTA a organisé des galas pour financer cette formation. Claude Nougaro a fait un concert spécial ; Sugar Blues, Imago, Gilles Servat, Marcel Amont, Michel Buhler, Au bonheur des dames, Toto Bissainthe, Djamel Allam, Pierre Ackendengue, Bernard Lavilliers et d'autres ont participé avec moi à des soirées de soutien.

Les multinationales gouvernent le monde. La crise, elle ne vient pas du pétrole, le pouvoir, c'est celui qui détient la clef de l'armoire à nourriture des pays sous-développés. Depuis 30, 40 ou 50 ans, les pays développés ont organisé le marché pour que tout passe par eux. Les USA, avec leur blé, ont le pouvoir d'affamer les gens.

Disques SIBECAR, distribution : RCA.

Une bombe dans une synagogue  
Des croix gammées sur les blousons  
La merde noire relève le front  
Les étoiles qui apparaissent  
N'ont pas la brillance de l'espoir  
Elles sont jaunes et puent la haine  
Cousues au revers des habits.

Les dirigeants viennent reciter  
Sur les écrans et sur les ondes  
Les belles phrases fraternelles  
Ils nous inondent de sanglots  
Ceux-là mêmes qui dans leurs bureaux  
S'empressent de signer les papiers  
Pour expulser les immigrés.

## Au point de sang

Mon pays pue l'hypocrisie  
J'ai autant honte de ses nazis  
Que des libéraux avancés  
Comme je sais vraiment plus quoi faire  
Sinon ériger ma colère  
Comme je veux être solidaire  
Je vais peindre mon corps en noir.

Et me coudre à même la peau  
Au point de sang, l'étoile jaune  
Et sur les bras me faire tatouer  
Des mots oubliés de l'amour  
Pour me rappeler dans les heures blêmes  
Qu'on pourrait vivre — si on voulait —  
Bien autre chose que la haine.